

# FLÛTE TRAVERSIÈRE

Une nouvelle de Thérèse Fournier

Ma mère est particulièrement angoissée à l'idée que nous nous abîmions l'oreille, à force, dit-elle, d'écouter des sons artificiels retransmis par de mauvais haut-parleurs, dans les supermarchés, les voitures, les aéroports, sur les téléphones mobiles et, pour mon frère, de passer ses journées avec des oreillettes – au moins les enlever lorsqu'il prend le métro, marche dans la rue, pour entendre un coup de Klaxon ou un grincement de freins qui le préviendrait d'un danger imminent –, à force, donc, de vivre dans un monde de faux sons, ma mère a peur que nous perdions notre capacité réelle à identifier et à reproduire des tonalités successives, ce qu'on appelle communément « l'oreille ».

Alors que, derrière les vitres de la voiture, une station-service illuminée passe à toute allure, la radio diffuse de la musique classique.

« L'instrument à cordes à la radio ? »

Attachée sur mon rehausseur à l'arrière, je fixe les points rouges de la radio et réponds d'un trait :

« Le violon !

– Et avec le violon, le son cristallin ?

– La flûte !

– La flûte comment ?

– La flûte traversière. »

C'est l'instrument de maman, elle l'a étudié de six à seize ans lorsqu'elle vivait chez ses parents. Un cours par semaine et une heure de répétition par jour, sans rechigner – dans la cuisine à cause de l'acoustique. Parfois ma mère ressort sa flûte « Couesnon », numérotée 39936, achetée à une concertiste de Genève, Béatrice Mégevand, dont le nom en majuscules manuscrites s'étale sur le fourreau rouge à l'intérieur de l'étui, aux côtés

du nom de ma mère – parce que ma mère était « douée », elle avait besoin d'un bon instrument. Elle observe les trois pièces argentées de l'instrument comme une mariée sa ménagère, les ajuste, y ajuste les lèvres, sort plusieurs vrais sons – la représentation est déjà finie.

« Le son grave, soutenu, en arrière-fond ?

– Le violoncelle ! Comme Popone ! »

Notre ami Popone est violoncelliste de père en fils. Il habite la campagne près de Barcelone, avec une danseuse de flamenco, leur fils, son aigle et son âne. Alors que nous plongeons dans les tentacules lumineux de la ville, maman me raconte la musique « à l'époque » – à l'époque où l'on cuisait la soupe dans de grandes marmites avec le feu dessous, où l'on se déplaçait en carriole à cheval, où, comme le dit le livre de photos sur l'école au chevet du lit de mes parents, les enfants pas sages, en tablier gris, étaient au coin avec un bonnet d'âne et attendaient que le maître leur tape sur le bout des doigts avec une règle – c'est la même époque que celle des « vrais » instruments.

La musique à l'époque était faite avec de vrais instruments. Même la pop. C'est pourquoi j'écoute les Beatles, les Rolling Stones, Brassens, Brel, Bourvil et Dalida pour les « vraies » paroles. Pour écouter la vraie musique, on allait à des concerts. Chez soi on achetait un « vinyle » – une grande crêpe noire et dure qu'on faisait tourner sur un instrument deux fois plus gros que l'ordinateur de mon frère. Pour changer de musique, il fallait changer de crêpe – non pas faire défiler des centaines de titres du bout du doigt comme le fait nonchalamment mon frère sur son iPod. Maman a même connu les « mange-disques », pour les 45 tours, rouge, de marque Teppaz. Pas de télé pendant l'année, sauf pour le premier pas de l'homme sur la lune. En été chez les grands-parents *Thierry la Fronde*, *Richard Cœur de lion*, *Bonne nuit les petits* avec Pimprenelle et Nicolas en pyjama rayé noir et blanc attendant que Nounours leur envoie une pluie d'étoiles pour s'endormir.

La voiture ralentit sous un portique illuminé. Ma mère glisse sa carte de crédit dans l'automate qui lui répond « Merci et bonne route » de sa voix métallique. Alors ma mère se retourne vers moi et réclame un baiser avant de se relancer sur l'autoroute. Je serre son visage en l'embrassant aussi fort que je le peux et je l'entends murmurer : « C'était comme ça à l'époque ! »